

[kee/chi - nee/wesk] • nom

LE GRAND ESPRIT DU CÔTÉ FÉMININ DE LA VIE DE TOUTES CHOSES

KCI-NIWESQ

Guérison traditionnelle

l'Association des femmes autochtones du Canada

2023

kci-niwesq
le magazine de l'afac



www.nwac.ca



Les pavillons de résilience
de l'AFAC : des lieux de répit
et de guérison

Soins palliatifs traditionnels :
Franchir les derniers kilomètres avec
ceux qui entrent dans le monde des
esprits

NUMÉRO 22

Sommaire

02

Message du CEO	05
Guérison traditionnelle : traiter le corps et l'esprit en se connectant à la culture, l'esprit, l'énergie et la terre	06
Les pavillons de résilience de l'AFAC : tirer le pouvoir de guérison de la terre	10
Le plus grand hôpital universitaire canadien spécialisé en santé mentale sort des sentiers battus pour traiter les patients autochtones	14
L'hôpital général de Whitehorse accueille ses patients autochtones avec des traitements et des soins traditionnels	20
Soins palliatifs traditionnels : faire les derniers pas dans le monde des esprits	24
Le pouvoir des médicaments à base de plantes : Partager la guérison des Premières Nations en pommades, fumée et teintures	30
Le cannabis, un guérisseur naturel : l'approche de Billie-Lynn Hillis pour traiter les traumatismes et les dépendances	36

cette édition



P/ 20

Les hôpitaux du Yukon constituent l'un des exemples les plus anciens et les plus réussis de ce qui se passe lorsque les soins de santé occidentaux intègrent les traditions et la guérison autochtones.



P/ 30

Tandis que l'intérêt pour les médicaments traditionnels autochtones à base de plantes ne cesse de croître, le propriétaire d'un distributeur basé au Québec parle de certaines des variétés les plus populaires.



P/ 36

Des guérisseurs traditionnels comme Billie-Lynne Hollis intègrent le cannabis dans leur travail pour traiter un large éventail de problèmes physiques et mentaux, y compris les dépendances.

Guérison traditionnelle

Embrasser le spectre de la guérison autochtone traditionnelle : d'un océan à l'autre, les populations autochtones reviennent aux méthodes de guérison auxquelles leurs ancêtres faisaient confiance. Les institutions médicales occidentales, qu'il s'agisse d'établissements de santé mentale ou d'hôpitaux offrant tous les services, intègrent la médecine traditionnelle autochtone pour aider les patients inuits, métis et ceux des Premières Nations à se sentir à l'aise lorsqu'ils ont besoin de se faire soigner.

NUMÉRO 22

Couverture:
Sur la photo : Carla Lewis
Crédit photo : Trevor Walker
Article complet : Traditional Healing, page 6



Lynne Groulx

LYNNE GROULX LL.L., J.D.
DIRECTRICE GÉNÉRALE / CEO

ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA
NATIVE WOMEN'S ASSOCIATION OF CANADA

L'Association des
femmes autochtones du
Canada

KCI-NIWESQ

05 Message du CEO

Bienvenue à la vingt-deuxième édition de Kci-Niwesq, le magazine de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC).

Dans ces pages, nous vous présentons des articles sur la résurgence de la guérison traditionnelle et la façon dont les connaissances ancestrales redéfinissent les soins de santé dans les communautés autochtones et les établissements médicaux occidentaux qui les adoptent.

Nous nous penchons sur la guérison qui a déjà lieu dans les pavillons de résilience que l'AFAC a construits au Nouveau-Brunswick et au Québec, et sur nos plans pour reproduire ces pavillons dans tout le pays. Les pavillons offrent des programmes basés sur la terre qui relient les personnes qui ont besoin de réconfort et de répit au pouvoir réparateur de la Terre.

Vous rencontrerez Maisie Smith, conseillère certifiée, Tlingit et Tutchone du Nord d'origine, qui aide les populations autochtones à passer dans le monde des esprits. Selon Mme Smith, les érudits autochtones de l'île de la Tortue affirment que les pratiques de guérison traditionnelles autochtones doivent être rétablies.

Nous vous emmenons à Whitehorse où, il y a plus de 30 ans, les Premières Nations vivant autour de la capitale du Yukon ont réclamé un meilleur traitement médical pour leurs membres – et l'ont obtenu à l'hôpital général de la ville. Entre autres innovations, l'hôpital a construit une Maison de la guérison qui offre un lieu de cérémonies et de rassemblement sur son terrain.

Vous découvrirez certains des types les plus courants de médicaments traditionnels à base de plantes des Premières Nations et la petite entreprise québécoise qui les vend dans toute l'Amérique du Nord. Tribal

Spirit Music achète les médicaments à des cueilleurs de différentes régions du Canada et les distribue à sa clientèle pour répondre à une demande en croissance rapide.

Nous examinons les programmes mis en place par le plus grand hôpital de santé mentale et de toxicomanie au Canada pour offrir aux populations autochtones des soins traditionnels, dans l'établissement aussi bien que dans leurs propres communautés. Il y a 20 ans que le Centre de toxicomanie et de santé mentale de Toronto a mis en place des programmes spéciaux pour les patients autochtones, et il se développe et innove constamment pour étendre et améliorer ces programmes.

Et nous nous entretenons avec Billie-Lynne Hillis, thérapeute et guérisseuse par les plantes, qui a intégré le cannabis dans son traitement traditionnel pour les individus et les groupes des Premières Nations.

Une fois de plus, nous vous remercions d'avoir ouvert les pages qui suivent. Merci de lire le vingt-deuxième numéro de Kci-Niwesq. N'hésitez pas à nous écrire pour nous faire part de vos commentaires, à l'adresse courriel reception@nwac.ca.

Miigwetch.

06

Carla Lewis, membre de la nation Wet'suwet'en et spécialiste de la santé traditionnelle et du bien-être pour la First Nations Health Authority en Colombie-Britannique, dit que les pratiques de guérison traditionnelles autochtones reposent sur une approche holistique du bien-être qui les distingue des soins de santé occidentaux.

GUÉRISON *traditionnelle* :

traiter le corps et l'esprit en se connectant à la culture, l'esprit, l'énergie et la terre

Les pratiques de guérison traditionnelles autochtones varient considérablement au Canada et dans le monde, mais elles sont toutes fondées sur une approche holistique du bien-être qui les distingue des soins de santé occidentaux.

« Nous prenons en compte les aspects mentaux, physiques, émotionnels et spirituels. Nos pratiques de guérison traditionnelles sont interconnectées, elles sont en corrélation avec nos cultures, nos territoires traditionnels et nos langues », dit Carla Lewis, membre de la Nation Wet'suwet'en et spécialiste de la

santé et du bien-être traditionnels pour la First Nations Health Authority (FNHA) en Colombie-Britannique.

« Alors que la médecine occidentale s'intéresse au physique et à la guérison des maux, la nôtre est liée à nos croyances culturelles, à l'esprit, à l'énergie, à la terre et à nos aliments traditionnels », dit M^{me} Lewis. Celle-ci est également présidente du First People's Cultural Council et soutient la revitalisation culturelle autochtone par l'intermédiaire de son entreprise, Yintah Consulting.



SAUGE



CÈDRE



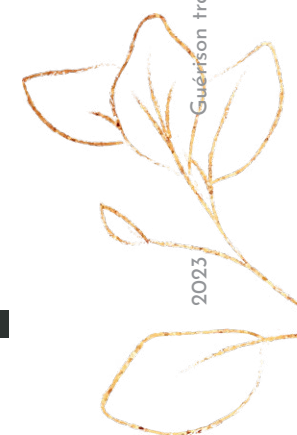
SAUGE

Crédit photo : Jill Richardson (Shutter Stock)

Crédit photo : Natalka De (Shutter Stock)

À la FNHA, M^{me} Lewis fait partie d'une équipe qui travaille à étendre l'acceptation et les pratiques de guérison traditionnelle dans toute la province; elle espère la rendre aussi largement accessible que la médecine occidentale. La FNHA fournit des fonds, fait la promotion du bien-être et étudie les possibilités de formation et de mentorat pour soutenir la guérison traditionnelle et en renforcer les capacités.

« Nous nous attachons dans toutes les communautés (des Premières Nations) de la province, à promouvoir la guérison traditionnelle et la guérison fondée sur la terre dans le respect du savoir, des remèdes et des cérémonies sacrés », dit M^{me} Lewis. L'accent est mis sur la revalorisation du rôle des guérisseurs traditionnels et l'encadrement des générations suivantes.



La guérison traditionnelle englobe un large éventail de médecines et de méthodes de guérison, mais M^{me} Lewis dit qu'il y a des points communs qui relient ces éléments entre eux.

« Dans tout le pays, la plupart d'entre nous avons des plantes médicinales », dit-elle. « Nous utilisons également des médicaments d'origine animale, comme la graisse d'ours, le ricin de castor et différentes parties du corps des animaux. Nous avons aussi des gardiens du savoir, comme les guérisseurs de rêves et les travailleurs de l'énergie. Par exemple, le reiki est une forme bien connue de cette pratique, mais certains de nos guérisseurs traditionnels travaillaient régulièrement dans le domaine de la guérison énergétique et spirituelle. »

Selon M^{me} Lewis, l'une des principales différences entre la guérison traditionnelle autochtone et la pratique médicale occidentale est que la médecine autochtone s'inscrit dans tous les aspects de la vie d'une personne. Elle n'est pas sollicitée uniquement lorsqu'une personne est malade ou blessée.

Les praticiens de la médecine occidentale ne traitent souvent que les affections physiques. Les guérisseurs traditionnels, quant à eux, « soutiennent également les aspects spirituels et émotionnels de ce que vous traversez. Ils considèrent souvent que les maux physiques sont le résultat d'un déséquilibre dans d'autres aspects de votre vie », dit-elle.

Mais la médecine occidentale et la guérison traditionnelle peuvent également se compléter, « à condition qu'il y ait une ouverture d'esprit pour qu'elles puissent travailler ensemble, d'autant plus que la guérison traditionnelle est beaucoup plus axée sur la prévention », dit M^{me} Lewis.

« Nous pouvons utiliser les pratiques de guérison traditionnelle pour éviter de nous retrouver à l'hôpital ou à la clinique », dit-elle. Ou alors, lorsqu'un membre des Premières Nations est admis à l'hôpital, la guérison traditionnelle peut consister à lui apporter une tisane traditionnelle ou à inviter un guérisseur pour l'aider à se rétablir de façon holistique.

La colonisation, qui a institué les pensionnats et la rafle des années soixante pour anéantir la culture autochtone, a contraint la guérison traditionnelle à la clandestinité pendant plus d'un siècle. Mais dans la plupart des communautés, il y avait au moins quelques gardiens du savoir qui s'étaient accrochés aux pratiques autochtones de bien-être et contribuent maintenant à les faire revivre.

« Pour moi, qui suis plus jeune, j'ai l'impression que la guérison traditionnelle est en train de refaire surface et que les gens l'apprécient davantage. Mais en réalité, c'est commencé depuis longtemps, avec la résistance que les gens opposent à la colonisation », dit M^{me} Lewis.

Elle a commencé à s'intéresser à la guérison traditionnelle lorsqu'elle a travaillé avec des aînés des territoires traditionnels dans le nord de la Colombie-Britannique pour élaborer un programme de sciences de la santé autochtone à l'Université du nord de la Colombie-Britannique (UNBC).

« Nous passions tous nos étés en compagnie d'aînés, de gardiens du savoir et de guérisseurs traditionnels. Ils nous formaient essentiellement comme on l'aurait fait autrefois », dit elle. « Nous allions sur le terrain ou dans leurs cuisines. On nous apprenait à récolter et à préparer les remèdes et à respecter nos protocoles culturels, puis à amener ces mêmes gardiens

du savoir et leurs enseignements dans la salle de classe pour former les étudiants à UNBC qui s'intéressaient aux méthodes de guérison traditionnelles ».

Ces dernières années, la guérison traditionnelle est devenue un sujet de conversation plus courant, dit M^{me} Lewis. « Je pense que c'est en partie dû au fait que l'on accepte de plus en plus d'intégrer la guérison traditionnelle dans notre système occidental, ou même de l'améliorer et l'élever au dessus du système occidental », dit-elle. Mais les médias sociaux ont également eu un effet. « De jeunes Autochtones, modèles de comportement et influenceurs, font la promotion de la culture, mettent en valeur le bien-être holistique et la guérison traditionnelle, et la rendent cool. »

La culture est le fondement de la FNHA; elle est intégrée à tous les aspects de son travail, dit M^{me} Lewis. Tous les rassemblements, caucus et réunions sont imprégnés des modes de connaissance et des protocoles traditionnels, qui comprennent la prière, les reconnaissances territoriales, les chants, les danses et autres traditions.

« Nos pratiques de guérison traditionnelles sont interconnectées, elles sont en corrélation avec nos cultures »

- Carla Lewis

« Je vois que la culture est une source de guérison. On peut voir quelqu'un qui joue du tambour pour la première fois, qui apprend ses chants, qui prend ses médicaments traditionnels ou qui se reconnecte à sa terre — ces gestes quotidiens sont guérisseurs. Nous voyons et entendons les indicateurs selon lesquels la guérison traditionnelle est bénéfique pour le bien être personnel, familial et communautaire. »

- Carla Lewis

La FNHA cherche maintenant des moyens d'intégrer des pratiques autochtones aux soins primaires, à la santé mentale et au bien-être, à la sécurité culturelle et à tous les domaines du système de santé et de bien-être. Il y a des défis à relever, notamment celui de trouver des moyens d'assurer le dédommagement des guérisseurs pour leurs services et de disposer d'un financement durable et à long terme fondé sur un modèle décolonisé de prestation de services. C'est une des principales priorités à l'heure où la guérison traditionnelle est de plus en plus acceptée.

« Je fais ce travail parce que je vois que la culture est une source de guérison », dit M^{me} Lewis. « On peut voir quelqu'un qui joue du tambour pour la première fois, qui apprend ses chants, qui prend ses médicaments traditionnels ou qui se reconnecte à sa terre — ces gestes quotidiens sont guérisseurs. Nous constatons un fort désir et un besoin d'accès et de connexion

aux guérisseurs traditionnels. Nous voyons et entendons les indicateurs selon lesquels la guérison traditionnelle est bénéfique pour le bien-être personnel, familial et communautaire. Nous voyons les résultats.

La terre guérison



Les pavillons de résilience de l'AFAC : tirer le pouvoir de guérison de la terre

Alors qu'elles traitent les traumatismes des pensionnats, la rafle des années soixante, un génocide en cours et d'autres impacts du colonialisme, les femmes et les personnes Deux Esprits, transgenres et de diverses identités de genre autochtones ont besoin d'endroits où elles peuvent accéder à la guérison basée sur la terre. C'est pourquoi l'AFAC a créé deux pavillons de résilience et prévoit en créer d'autres dans tout le Canada.

La terre guérit.

« L'apprentissage de soi et de la vie est en grande partie lié à la terre et aux autres formes de vie », dit Alma Brooks, l'aînée malécite qui dirige le pavillon de résilience Wabanaki, que l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC) est en train de construire au Nouveau Brunswick.

Les femmes et les personnes Deux Esprits, transgenres et de diverses identités de genre autochtones ont besoin d'endroits où elles peuvent accéder à la guérison par la terre, alors qu'elles traitent les traumatismes causés par les pensionnats, la rafle des années soixante, un génocide en cours et autres impacts du colonialisme. C'est pourquoi l'AFAC a créé deux pavillons de résilience – le premier ayant été ouvert à la fin de 2020 à Chelsea, au Québec – et prévoit d'en ouvrir d'autres dans tout le Canada.

Chaque pavillon aura un programme légèrement différent, en fonction des besoins locaux. Mais l'objectif est de permettre aux personnes en quête de guérison de renouer avec la terre selon les méthodes de nos ancêtres.

Le pavillon de résilience Wabanaki devrait ouvrir officiellement ses portes au printemps 2024, mais il sert déjà à des rassemblements communautaires et des retraites.

« La construction de l'espace de rassemblement avance à grands pas. Les murs sont montés et le toit est en place », dit Mme Brooks. « Entre-temps, nous plantons différentes sortes d'arbres – bouleau argenté, noyer cendré, pruneaux sauvages – et nous avons monté la charpente d'une petite serre. »

C'est avant tout une question « de culture, d'agriculture, de comment nous mangeons », dit

elle. « Nous allons mener un projet de recherche axé sur la valeur nutritionnelle. Nous allons mener un projet de recherche axé sur la valeur nutritionnelle. Comment réintégrer la nutrition dans notre alimentation? Nous voulons explorer les différentes méthodes de culture, la culture traditionnelle sur buttes et de nouvelles idées qui émergent aujourd'hui. Nous voulons explorer toutes ces différentes options ».

D'ici juin 2024, elle espère planter de la viorne trilobée, des baies de sureau et des baies d'aubépine, « ou tout ce qui est comestible ou médicinal ».

L'objectif, dit Mme Brooks, est de permettre aux personnes en quête de guérison « d'apprendre, de faire, de se développer et d'étudier, et tout simplement de se trouver dans un endroit qui favorise la guérison et qui soutient ». Ces éléments font défaut depuis trop longtemps dans la vie de nombreuses femmes et personnes Deux Esprits, transgenres ou de diverses identités de genre autochtones.

Le pavillon Wabanaki sera un lieu pour les programmes de jour. Mais il proposera également des séjours prolongés.

Mme Brooks espère que le pavillon deviendra un jour un lieu où les Autochtones pourront bénéficier d'un suivi après un programme de désintoxication, ce qui, selon elle, est l'un des principaux besoins des Premières Nations de sa région.

« Il y a des programmes de traitement, mais ils concernent principalement l'alcool. Et ils durent 28 jours », dit-elle. « Cela ne fait rien pour les dépendances que nous voyons dans nos communautés. Nous avons besoin d'un programme de traitement à long terme, sérieux, professionnel



Les aînées aideront les participantes à trouver leur propre voie. Les gens savent ce qu'ils doivent faire. Ils ont juste besoin d'être soutenus pour pouvoir le faire ».

- Alma Brooks

et fondé sur la guérison traditionnelle. Et nous avons besoin de notre propre centre de désintoxication, car ce qui se passe actuellement, c'est que les toxicomanes sortent du centre de désintoxication et doivent attendre un mois ou deux avant d'être admis dans un programme de traitement. Le système actuel ne fonctionne donc pas. »

Les soins traditionnels dispensés au pavillon seront axés sur la spiritualité, dit Mme Brooks. Les aînées « aideront les participantes à trouver leur propre voie. Les gens savent ce qu'ils doivent faire. Ils ont juste besoin d'être soutenus pour pouvoir le faire ».

À Wabanaki, de nombreux espaces ont été créés spécifiquement pour les cérémonies et la guérison, notamment une hutte de sudation.

Mais le pavillon de résilience a également pour but de guérir la terre, dit Mme Brooks. « La Terre aussi est en situation de dépendance, maintenant. Le Nouveau-Brunswick est absolument saturé de glyphosate par toutes les entreprises qui l'utilisent pour l'exploitation forestière. » Trouver des moyens de cultiver des aliments et des médicaments exempts de ce type de contamination fera partie du travail des personnes qui séjourneront au pavillon.

Lorsque Mme Brooks et les autres membres du pavillon Wabanaki seront en mesure de cultiver des plantes médicinales à plus grande échelle, elles pourront les transformer en traitements traditionnels qui seront en vente à la boutique Artisanelle, située au siège de l'AFAC, à Gatineau, au Québec.

Mais auparavant, les plantes procurent des soins traditionnels au personnel wabanaki et aux visiteurs. Par exemple, Mme Brooks dit qu'elle a fabriqué une pommade qui soulage l'engourdissement des extrémités qui peut accompagner le diabète.

Il est prévu d'étendre la gamme à de nombreux types de teinture, comme l'oxymel de baies de sureau, qui est un remède contre le rhume et la grippe. « Il protège réellement contre les virus et les gripes », dit Mme Brooks. « L'année dernière, lorsque le COVID-19 a frappé, il était impossible d'en acheter. Tout était vendu. »

Les médicaments à base de plantes joueront un rôle important dans la guérison par la terre proposée dans les pavillons de résilience, dit Mme Brooks. « C'est la vision. »

« L'objectif des pavillons de résilience est de permettre

aux personnes en quête de guérison d'apprendre, de faire,

de se développer et d'étudier, et tout simplement de se

trouver dans un endroit qui les guérit et les soutient ».

- Alma Brooks





le Centre for Addiction and Mental Health (CAMH)

sort des sentiers battus pour traiter les patients autochtones



Le plus grand hôpital universitaire canadien spécialisé en santé mentale sort des sentiers battus pour traiter les patients autochtones

Depuis 2000, le CAMH [Centre de toxicomanie et de santé mentale], au centre-ville de Toronto, le plus grand hôpital universitaire de santé mentale au Canada, intègre la guérison traditionnelle dans le traitement des patients autochtones, fait de la recherche et élabore de meilleures façons d'adapter les traitements aux cultures et aux expériences particulières des Premières Nations, des Métis et des Inuits.

La guérison traditionnelle autochtone peut soulager les maux physiques, mais elle est particulièrement puissante lorsqu'elle est appliquée à la santé mentale et aux dépendances chez les peuples des Premières Nations, les Inuits et les Métis.

Le plus grand hôpital universitaire de santé mentale du Canada, le Centre for Addiction and Mental Health (CAMH), au centre-ville de Toronto, l'a reconnu il y a plus de vingt ans. Depuis 2000, il intègre la guérison traditionnelle dans le traitement des patients autochtones; il mène aussi des recherches et développe de meilleurs moyens d'adapter les traitements à leurs cultures et expériences particulières.

« Nous avons été en mesure de développer des programmes de traitement et des services spécialisés et de mieux comprendre comment nous apportons la guérison traditionnelle aux systèmes de soins de santé conventionnels », explique Rennie Linklater, Ph. D., directrice principale de Shkaabe Makwa, un

centre d'innovation à même l'hôpital, qui s'est engagé à transformer le système de santé mentale en s'appuyant sur le savoir et l'expertise des peuples des Premières Nations, des Inuits et des Métis. En langue anishinaabée, Shkaabe Makwa signifie « Ours esprit aidant »; de nombreuses cultures autochtones de l'île de la Tortue reconnaissent l'ours comme médecine.

« Lorsque nous introduisons certains de ces modèles de traitement issus de la médecine conventionnelle, nous devons vraiment réfléchir à leur efficacité pour les populations autochtones », dit Mme Linklater, qui est membre des Premières Nations de Rainy River, dans le nord-ouest de l'Ontario.

Le CAMH a commencé au tournant du millénaire à intégrer la guérison des Autochtones à ses programmes. C'est alors que Peter Menzies, Ph. D., travailleur social issu de la Première Nation Sagamok Anishnawbek, a été embauché comme premier gestionnaire des services aux Autochtones.

Cette nomination est intervenue deux ans seulement après la création du CAMH par la province de l'Ontario, à la suite de la fusion du Centre de santé mentale de la rue Queen, de l'Institut psychiatrique Clarke, de la Fondation de la recherche sur la toxicomanie et de l'Institut Donwood.

Jusque là, de nombreux Autochtones souffrant de problèmes de santé mentale étaient tout simplement enfermés, et on refusait à ceux qui ne l'étaient pas l'accès à des traitements adaptés à leur culture, dit Mme Linklater. « Le système était en train de changer sa façon de dispenser les services de santé mentale, qui étaient très cloisonnés », dit-elle. Ce fut le début d'une nouvelle façon d'envisager la santé mentale des Autochtones.

On a confié à M. Menzies la tâche de mettre sur pied une équipe chargée

d'offrir des services aux Autochtones à l'hôpital et de créer un établissement accueillant pour les patients et les méthodes de guérison autochtones. Il a embauché les premiers travailleurs sociaux autochtones du CAMH, ainsi qu'un aîné.

En 2009, une salle de traitement clinique a été rénovée avec des systèmes de ventilation séparés pour permettre de faire brûler de la sauge. En 2013, la même pièce a été transformée en salle de cérémonie avec des panneaux de cèdre et une roue de médecine peinte au centre du plancher.

En 2016, une cérémonie a été organisée pour demander au Créateur et aux ancêtres la permission d'ouvrir un terrain de cérémonie sur le campus du CAMH. Au printemps de la même année, il y avait une hutte de sudation, un feu sacré et des jardins médicinaux.

L'intégration de traitements adaptés à la culture dans les pratiques occidentales de santé mentale a nécessité un soutien important de la part des dirigeants du CAMH. Ceux-ci ont mis en œuvre des politiques autorisant, par exemple, l'usage du tabac lié à la culture sur le terrain d'un hôpital où le tabac est autrement interdit.

Mais il n'y avait pas que les terrains physiques qui subissaient une transformation. À l'intérieur de l'hôpital, la façon d'envisager la santé mentale et la toxicomanie chez les Autochtones changeait également.

Le CAMH a tendu la main aux communautés afin d'établir de meilleures relations avec les dirigeants, les organisations politiques et les fournisseurs de services des Premières Nations, des Inuits et des Métis. En 2014, une équipe de mobilisation et de sensibilisation des Autochtones a été mise sur pied. Elle a notamment assuré



Photo : Sur la photo : Rassemblement sur l'« autochtonité » au CAMH

Crédit photo : Shkaabe Makwa au CAMH

la formation et le développement professionnel des travailleurs en santé mentale et en toxicomanie dans le nord de l'Ontario. Cette équipe est devenue Shkaabe Makwa, l'un des nouveaux

« Nous avons été en mesure de développer des programmes et des services de traitement spécialisés et de mieux comprendre comment nous apportons la guérison traditionnelle aux systèmes de soins de santé conventionnels »

- Dr. Rennie Linklater

centres d'innovation du CAMH lancé en 2020, qui continue d'offrir cette formation dans le cadre d'une initiative provinciale de perfectionnement de la main-d'œuvre.

« Nous avons une occasion importante d'intégrer la culture et les pratiques de guérison traditionnelles dans la santé mentale et le rétablissement des toxicomanies », dit Mme Linklater, ajoutant que l'histoire des peuples autochtones au Canada pendant la colonisation a joué un rôle majeur dans ces questions.

Le personnel du CAMH est formé pour comprendre que les Autochtones ne peuvent pas toujours mettre des mots sur leur douleur. « Lorsque les gens ont été traumatisés, ils ressentent souvent l'impact du silence. Ils se protègent ainsi, parce qu'ils font ce qu'il faut pour survivre », dit Mme Linklater. « Les personnes qui ont subi des agressions ou de l'oppression par le passé se construisent souvent

une carapace autour d'elles. Nous espérons que les approches spirituelles et culturelles, le recours aux médecines traditionnelles et aux guérisseurs permettront de ramollir cette carapace. »

Lorsqu'un patient est admis au CAMH, on lui demande s'il s'identifie comme membre des Premières Nations, Inuit ou Métis, et s'il souhaite être relié à Shkaabe Makwa. Les membres du personnel peuvent également orienter le patient vers les programmes autochtones s'ils estiment qu'il serait bénéfique pour le patient de travailler avec des thérapeutes et des guérisseurs spécialement formés et d'avoir accès à des cérémonies.

Le champ d'action de Shkaabe Makwa comprend des initiatives stratégiques, les soins aux patients, la recherche et l'innovation en matière de bien-être, ce qui englobe un large éventail de programmes provinciaux. On a embauché des chercheurs qui vivent et travaillent dans les



Photo : Sur la photo : Hutte de sudation au CAMH
Crédit photo : Shkaabe Makwa au CAMH

communautés des Premières Nations. « Nous renforçons les capacités des communautés », dit Mme Linklater. « Et nous allons rester dans les communautés, au lieu de nous contenter de faire de la recherche et d'élaborer une stratégie de bien-être mental avant de partir. »

Le CAMH a adapté un programme appelé Projet ECHO (pour « Extension for Community Healthcare Outcomes »), qui est un modèle virtuel de formation et de renforcement des capacités destiné à aider les fournisseurs de soins de santé à dispenser des soins de santé mentale et de toxicomanie de grande qualité, fondés sur des données probantes, dans leurs collectivités locales. « Il est important de comprendre que la base de données probantes de notre Projet ECHO englobe les connaissances autochtones et les approches biomédicales occidentales », dit Mme Linklater. « J'estime depuis longtemps que les pratiques de guérison autochtones sont fondées sur des données probantes. »

Des aînés, des experts et des prestataires de services autochtones ont collaboré à l'élaboration d'un nouvel outil d'évaluation des traumatismes et de la consommation de substances, qui est actuellement testé et validé. Cet outil a

pour but de saisir l'impact des traumatismes historiques et actuels sur une personne et la relation de ces facteurs avec sa consommation de substances; il s'agit ensuite de formuler une évaluation culturellement pertinente qui indiquerait un parcours de soins approprié, selon Mme Linklater.

Il existe également des cercles autochtones auxquels les patients peuvent participer, notamment des cercles de tambours. « Nous parlons de l'importance d'utiliser un tambour... c'est vraiment pour les relier à leur être, pour les soutenir dans leur développement spirituel et aussi pour les aider à utiliser leur voix », dit Mme Linklater.

L'intérêt d'une thérapie traditionnelle est de donner aux membres des Premières Nations, aux Inuits et aux Métis qui ont des problèmes de santé mentale ou de toxicomanie la possibilité « de se connecter à leur esprit et de mieux comprendre leurs émotions et leurs processus de réflexion », dit Mme Linklater. « C'est pourquoi une approche holistique de la santé et de la guérison est essentielle. »



Photo : Sur la photo : Kahontakwas Diane Longboat, aînée du CAMH et gestionnaire principale, Initiatives stratégiques, à Shkaabe Makwa
Crédit photo : Shkaabe Makwa au CAMH

« Lorsque les gens ont été traumatisés, ils ressentent souvent l'impact du silence. Ils se protègent ainsi parce qu'ils font ce qu'il faut pour survivre. Les personnes qui ont subi des agressions ou des oppressions par le passé se construisent souvent une carapace autour d'elles. Nous espérons que les approches spirituelles et culturelles, le recours aux médecines traditionnelles et aux guérisseurs permettront de ramollir cette carapace. »

- Dr. Rennie Linklater

L'hôpital général de Whitehorse

accueille ses patients autochtones avec des traitements et des soins traditionnels

Les hôpitaux du Yukon constituent l'un des exemples les plus anciens et les plus réussis de ce qui se passe lorsque les soins de santé occidentaux intègrent les traditions et la guérison autochtones.

Il y a plus de 30 ans, les dirigeants des Premières Nations autonomes du Yukon ont réclamé un changement de l'accueil inhospitalier réservé à leurs membres dans les hôpitaux du territoire.

Aujourd'hui, la Régie des hôpitaux du Yukon offre l'un des exemples les plus anciens et les plus réussis de ce qui arrive lorsque les traditions et la guérison autochtones sont intégrées aux soins de santé occidentaux.

Michele Thompson, coordonnatrice des programmes culturels, qui est membre de la Première Nation Tlingit de Taku River et survivante de la rafle des années soixante, travaille avec les programmes de santé des Premières Nations depuis 2010. Elle dit que les patients autochtones et leurs familles passent à son bureau pour lui dire que leur expérience aurait été bien plus difficile sans le réconfort qu'apportent la présence et l'intégration de la culture de leurs communautés dans les soins de leur proche.

Les patients autochtones des hôpitaux du Yukon ont connu les pensionnats et d'autres traumatismes des établissements occidentaux.

« Nous nous demandons "comment faire pour que vous puissiez recevoir des soins en toute sécurité?" C'est notre objectif », a dit Mme Thompson dans une interview, récemment. « Notre travail consiste à apporter la sécurité culturelle dans nos hôpitaux. » Les programmes de santé des Premières Nations ont été inaugurés en 1993, lorsque les Premières Nations du Yukon ont rencontré le gouvernement du Canada, Santé Canada et le gouvernement territorial pour négocier l'autonomie gouvernementale.



Il y a tellement
de monde,
de bruit, de
mouvement,
c'est contraire
à leurs
habitudes.

- Michele Thompson

l'Association des
femmes autochtones du
Canada



Photo : Extérieur de la Nā Kų
Crédit photo : Cathy Archibald

« Lorsque les Premières Nations se sont retrouvées à la table des négociations, elles ont fait part de leurs préoccupations au sujet de l'hôpital et elles ont dit : "les nôtres souffrent, notre espérance de vie est faible et nous n'allons pas bien, ici. Nous sommes mal traités à l'hôpital, nous voulons du changement" », dit Mme Thompson. « Dans le cadre des accords sur l'autonomie gouvernementale, des programmes et des services destinés aux Premières Nations ont été élaborés et inscrits dans la Loi sur les hôpitaux, soit la médecine traditionnelle, des aliments traditionnels, des services d'interprétation et l'aide d'agents de liaison.

La médecine traditionnelle a été intégrée aux programmes hospitaliers afin que la guérison

culturellement appropriée fasse partie intégrante des soins prodigués aux patients autochtones.

L'un des domaines que les programmes de santé des Premières Nations ont pu améliorer est l'intégration des modes de connaissance dans les pratiques de fin de vie. Lorsqu'un membre des Premières Nations décède, « la tradition veut que la famille se réunisse », dit Mme Thompson.

Pour les Premières Nations, la famille ne se limite pas aux parents, aux frères et sœurs et aux enfants. Elle comprend les tantes, les oncles, les cousins et les membres de la communauté. La communauté est la famille.



« Si un membre de leur famille leur apporte de l'eau d'un ruisseau avec du cèdre, ils comprennent exactement ce qu'ils prennent. Ils en connaissent les bienfaits. Ils sont beaucoup plus à l'aise de boire ce médicament que de prendre une pilule ».

- Michele Thompson

Photo : Michele Thompson

Crédit photo : Gary Bremner Photography

Avant 1993, si un patient autochtone décédait à l'hôpital et sa famille était en deuil, le personnel passait et disait « excusez-moi, mais vous faites beaucoup de bruit » ou « vous perturbez les autres patients », dit Mme Thompson. « Les membres de la famille débordaient de la chambre et se retrouvaient dans le corridor; le personnel disait "excusez-moi, vous bloquez le passage, il faut retourner dans la chambre" ou leur demandait de s'en aller ».

Lorsque les programmes de santé des Premières Nations ont été mis en place, on a construit une maison de guérison, où les cérémonies et les rassemblements autochtones pouvaient avoir lieu sans

interruption. On l'appelle Nä Kų, soit « maison de guérison » en tutchone du sud.

« Maintenant, lorsqu'un patient décède, nous discutons avec les membres de la famille et, s'ils le souhaitent, nous pouvons amener leur être cher à la Nä Kų. Nous facilitons toute cérémonie et tout rassemblement que souhaite la famille dans un espace sacré », dit Mme Thompson.

Mais le programme n'est pas réservé aux soins palliatifs. Il s'adresse à tous les membres des Premières Nations qui se retrouvent dans les hôpitaux du Yukon.

« Les patients arrivent souvent

d'une communauté; Whitehorse peut leur donner l'impression d'être à Vancouver. Il y a tellement de monde, de mouvement, de bruit, c'est contraire à leurs habitudes », dit Mme Thompson. « Le travail de l'équipe des programmes de santé des Premières Nations contribue à maintenir un espace culturellement sécuritaire pendant leur séjour à l'hôpital. »

On demande à tous les patients qui arrivent à l'admission s'ils souhaitent s'identifier comme membres des Premières Nations, Inuits ou Métis.

Des membres de l'équipe des programmes de santé des Premières Nations leur rendent alors visite tous

les jours pour leur demander comment ils vont, combien de temps ils s'attendent à rester et s'ils ont des besoins traditionnels. Les membres de l'équipe peuvent proposer un large éventail de médicaments traditionnels, allant des tisanes aux potions et aux pommades. Ils peuvent également prendre des dispositions pour des rites de purification, d'autres cérémonies spéciales ou des repas traditionnels à partir de notre menu de gibier sauvage.

« La médecine occidentale dit "voici une pilule, voici une crème, voici ce qu'il vous faut". Et certains membres des Premières Nations se disent : "Je n'ai pas confiance en votre médecine, je ne la comprends pas et je n'aime pas prendre des pilules". Peut-être qu'une aspirine leur a déjà fait mal à l'estomac, alors ils ne sont pas à l'aise avec les pilules », dit Mme Thompson. « Mais si un membre de leur famille leur apporte de l'eau d'un ruisseau avec du cèdre, ils comprennent exactement ce qu'ils prennent. Ils en connaissent les bienfaits. Ils sont beaucoup plus à l'aise de boire ce médicament que de prendre une pilule ».

Toute la médecine traditionnelle est dispensée dans le cadre d'une discussion avec le médecin traitant qui prescrit la médecine occidentale.

Le Yukon étant peu peuplé, les membres des Premières Nations peuvent venir de centaines de kilomètres et les traditions varient d'un endroit à l'autre.

Si une personne autochtone doit rester à l'hôpital pendant une période prolongée et si elle souhaite utiliser la médecine traditionnelle qu'elle employait chez elle, nous pouvons l'aider à établir ce lien, dit Mme Thompson.

« Lorsque les mères des Premières Nations accouchent à l'hôpital, on leur remet un sachet de mélanges de plantes en vrac pour favoriser la guérison après l'accouchement. Les nouveaux parents reçoivent également un sac contenant le cordon ombilical du bébé (un petit sac de cuir perlé) et on les encourage à parler des enseignements culturels avec les aînés de leur famille. Par exemple, le sac est conservé pendant un an, parfois porté par la mère, et il y a ensuite des mesures à prendre le jour du premier anniversaire de l'enfant qui aideront à guider son avenir. Par exemple, si vous enterrez le cordon ombilical près d'un barrage de castors, votre bébé sera un travailleur acharné », dit-elle.

Mme Thompson tient également une séance d'orientation mensuelle à l'intention du nouveau

personnel de l'hôpital, qui doit suivre une formation obligatoire sur les Premières Nations du Yukon dans le cadre de son emploi.

Le programme de son hôpital est un exemple que d'autres commencent à suivre ailleurs au pays, dit-elle. « Les programmes de santé des Premières Nations n'existent pas dans tous les hôpitaux du Canada. Mais je pense que ces services sont vraiment nécessaires. »

Photo : Yvonne Jack, praticienne de la médecine traditionnelle à la Nä Kų

Crédit photo : Cathy Archibald



kci-niwesq

SOINS PALLIATIFS *traditionnelle*

Les Autochtones qui approchent de la fin de leur séjour sur la Terre Mère tirent de la pratique traditionnelle des avantages que les soins de santé occidentaux ne peuvent leur offrir.

Les soins palliatifs revêtent une signification différente pour les personnes qui ne croient pas que la vie s'arrête lorsque le cœur cesse de battre.

C'est pourquoi les Autochtones qui approchent de la fin de leur séjour sur la Terre Mère bénéficient des pratiques traditionnelles d'une manière que les soins de santé occidentaux ne peuvent pas offrir, dit Maisie Smith, conseillère certifiée d'origine Tlingit et Tutchone du Nord qui vit au Yukon et qui combine les méthodes traditionnelles de savoir, d'être et d'agir avec les pratiques traditionnelles de counseling.

Les soins palliatifs de type occidental sont axés sur la mort et le décès. Mais « notre peuple ne croit pas que la vie s'arrête au moment de la transition. Nous n'utilisons même pas les mots fin de vie. Nous parlons de transition »,

TERRE

FEU

AIR

EAU

disait Mme Smith dans une interview récente. « Je crois, et je sais que nos concitoyens croient, que nous sommes des esprits en voyage humain. »

Mme Smith souligne que les peuples autochtones sont issus de l'histoire orale, ce qui signifie que les croyances et la manière dont ils envisagent les soins palliatifs, la mort et le décès varient d'une nation, d'une communauté et d'un individu à l'autre sur l'île de la Tortue. Elle précise que ses réflexions n'en reflètent qu'une version, basée sur son expérience de travail avec son peuple.

Pour de nombreux Autochtones, le lien culturel ne peut pas être établi par des soins palliatifs



« Je crois que mes ancêtres et le Créateur parlent à travers moi. C'est avec leur aide et leurs conseils que je fais ce travail. Je le fais en toute humilité. »

- Maisie Smith

Photo : Maisie Smith

de type occidental. Ils ont besoin de quelqu'un qui partage leurs croyances et à qui ils peuvent confier leurs sentiments et leurs pensées les plus intimes alors qu'ils se préparent à retourner dans le monde des esprits. Mais ces options ne sont pas toujours disponibles dans le modèle médical occidental ou les établissements occidentaux.

« Lorsque vous venez au monde, vous recevez le don d'une lumière ou d'un esprit, ou quel que soit le nom que vous lui donnez. C'est le don que le Créateur vous fait dès votre conception », dit Mme Smith. « Avec le temps, un jour ou l'autre, le Créateur nous rappelle. Et ce don, cette lumière qui nous a été donnée au départ lorsque nous sommes venus au monde, retourne vers le Créateur.



Parce que nous croyons que nous retournons dans le monde des esprits. Ce n'est donc pas la fin de la vie. Nous continuons, et les nôtres croient aussi que nous pouvons revenir. »

Mme Smith appelle son cabinet de conseil Ch'áal' X'aayí Aa Kunéixl' Yé, ce qui se traduit par « Willow Point Place Where One Is Healed » (lieu de guérison à la pointe du saule) en langue tlingit. Elle a ancré ses méthodes dans les 94 appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation et dans la Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones.

« Lorsque j'ai obtenu ma maîtrise, j'ai cherché à savoir ce qui fonctionne pour aider nos peuples à guérir », dit Mme Smith. « De nombreux érudits autochtones de l'île de la Tortue ont affirmé que les pratiques de guérison traditionnelles autochtones devaient être rétablies pour permettre à notre peuple de guérir.

Il s'agit notamment de former les non-Autochtones aux soins palliatifs et à ce que cela représente pour les peuples autochtones; c'est ce que Mme Smith offre dans son cabinet privé.

Elle a travaillé pendant plusieurs années à l'hôpital général de Whitehorse, qui administre un programme de santé pour les Premières Nations. Elle a également travaillé avec des aînés en soins continus.

« Chaque jour, lorsque je me lève, je fais une prière à l'est, car c'est ce que m'ont enseigné mes aînés et les guérisseurs », dit Mme Smith. Elle prie également ses ancêtres pour qu'ils la guident et la soutiennent.

« Je ne vais pas sur le terrain en pensant que ce que je dis vient uniquement de moi. Je ne peux pas m'en attribuer tout le mérite. Je crois que mes ancêtres et le Créateur parlent à travers moi », dit-elle. « C'est avec leur aide et leurs conseils que je fais ce travail. Je le fais en toute humilité. C'est un travail qui me tient à cœur. Je me soucie beaucoup de notre peuple. J'ai vu ce que la colonisation a fait à ma famille. J'ai vu ce qui a été fait à ma communauté, à toutes les nations du monde qui ont été colonisées. Pour moi, cela a donc beaucoup de sens ».

Son objectif est en partie de faire tomber les barrières imposées par la société occidentale, qui rendent la transition vers l'autre monde moins adaptée à la culture des patients autochtones. Selon Mme Smith, les professionnels des soins palliatifs non autochtones n'ont souvent pas la compréhension de la culture autochtone nécessaire aux soins qu'ils prodiguent aux Premières Nations.

Par exemple, de nombreux membres des Premières Nations ne veulent pas parler de la mort ou du décès, parce qu'ils croient que le fait d'en parler peut provoquer la mort. C'est un

enseignement que Mme Smith a reçu de ses parents.

Les cas où le patient est atteint de démence peuvent ajouter des couches supplémentaires de complexité, en particulier si cette personne a été traumatisée dans un établissement non autochtone, comme un pensionnat. Les personnes atteintes de démence ont une mémoire à long terme et non à court terme.

« Certains établissements de soins continus ressemblent aux pensionnats », dit Mme Smith. « Le patient (en soins palliatifs) atteint de démence devient alors combatif parce qu'un état de crise déclenché en lui, et les personnes qui travaillent avec lui ne parviennent pas à comprendre pourquoi il est si difficile. Eh bien, c'est parce qu'il est retourné dans un endroit où il a été traumatisé et pense qu'il va encore être agressé ou blessé. »

Mais il fait aussi savoir de qui il s'agit, dit-elle. Si un agent de soins palliatifs non autochtone arrive dans une communauté autochtone avec un ordinateur à la main et des formulaires à remplir, et demande des informations à un membre des Premières Nations confronté à la fin de sa vie terrestre, il risque de ne pas recevoir un très bon accueil.

« Nous parlons de quelque chose de très sensible, de très personnel et de très spirituel », dit Mme Smith.

« Lorsque quelqu'un qui n'est pas Autochtone, quelqu'un qui est blanc, vient dans votre communauté et vous parle de quelque chose de très personnel et privé, vous n'allez pas simplement vous asseoir, vous ouvrir et tout laisser sortir. »

Mme Smith dit qu'il lui faut souvent dix séances ou plus avec un client pour établir la confiance qui lui permettra de se sentir à l'aise pour partager ses sentiments.

Le personnel médical non autochtone peut également enfreindre par inadvertance les protocoles autochtones, comme celui qui stipule qu'un infirmier ne doit pas aider une femme autochtone à s'occuper de son hygiène personnelle.

Il se peut aussi qu'ils ne comprennent pas les cérémonies. Mme Smith dit que les familles placent parfois les quatre éléments essentiels – la terre, le feu, l'air et l'eau – dans la chambre de leurs proches en phase palliative. L'air et la terre sont naturellement présents, mais le feu peut prendre la forme d'une bougie allumée et l'eau peut être placée dans une tasse. « Par exemple, une fois, l'un des agents d'entretien est entré et, pensant que ce n'était qu'un gobelet d'eau, allait le prendre et le vider. J'ai dû l'arrêter et lui expliquer à quoi servait l'eau ».

Il peut arriver aussi que le personnel médical interprète mal le comportement d'une personne autochtone en transition. Mme Smith cite le cas d'une femme qui était une aînée éminente et qui, dans les dernières étapes, parlait aux membres de sa famille en anglais, mais dans sa langue autochtone au monde des esprits – à d'autres personnages dans sa chambre d'hôpital qu'elle était la seule à voir et entendre.

« Lorsqu'elle parlait dans sa langue, elle s'adressait à ses ancêtres », dit-elle. Les médecins pourraient se penser : "Oh, elle délire, c'est à cause des substances chimiques dans son cerveau". Mais non, ce n'est pas le cas. Nous croyons que nos ancêtres viennent nous chercher pour nous aider dans notre voyage de retour dans le monde des esprits. »

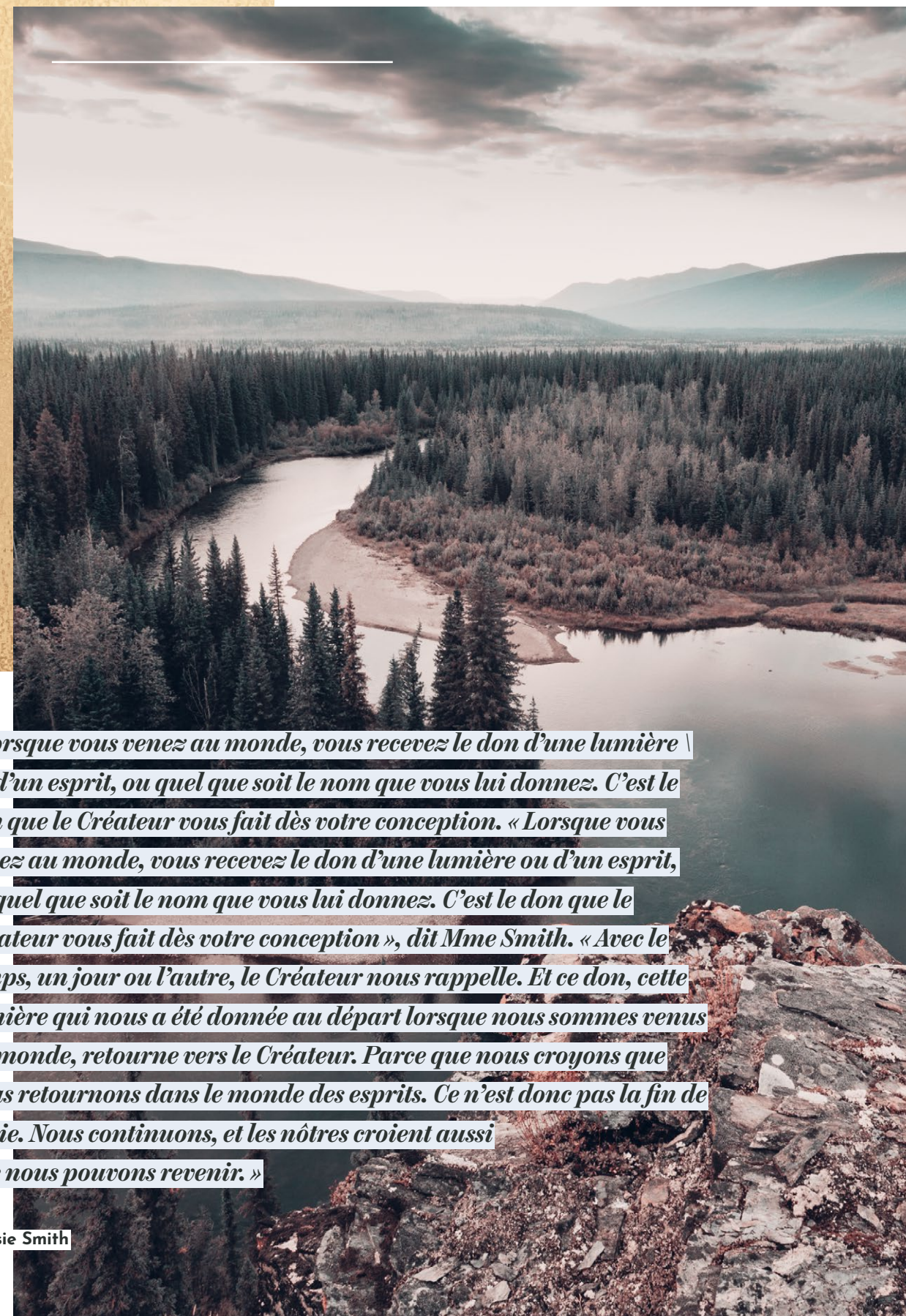
La question de savoir qui peut assister à la transition vers le monde des esprits se pose également lorsque la mort physique a lieu dans un hôpital. Le personnel médical peut devenir anxieux lorsque toute une

communauté arrive pour accompagner la famille qui perd un être cher. Ou le contraire peut se produire. Il peut se demander pourquoi aucun membre de la famille ne se présente pour accompagner une personne à la fin de son séjour sur terre.

« Mais si vous êtes l'une des personnes qui sont allées au pensionnat... et que le petit enfant intérieur qui est en vous est toujours en colère et bouleversé, parce que Maman ou Papa m'a envoyé au pensionnat, même si la partie adulte de vous peut dire "je comprends cette histoire", il peut être difficile pour vous d'être là », dit Mme Smith. « Les survivants des pensionnats peuvent aussi ne pas être en mesure de montrer ou de partager leurs émotions, comme la compassion, l'amour et la bienveillance, parce qu'on ne leur a jamais enseigné cela dans ces écoles. Comment offrir un soutien à un membre de la famille en phase palliative si vous n'êtes pas à l'aise ou ne savez pas comment faire? » Tout cela doit être expliqué au personnel infirmier.

Selon Mme Smith, la philosophie occidentale divise les choses en cases. Mais dans le monde autochtone, dit-elle, tout dans la vie et dans l'au-delà est interconnecté. Le monde occidental pense de manière linéaire. Mais « dans le monde holistique des peuples autochtones, les choses ne sont pas perçues de cette façon ». Cela peut avoir une incidence considérable sur les besoins des Autochtones au moment de leur transition.

Mme Smith dit que les recherches qu'elle a effectuées dans le cadre de sa maîtrise ont révélé que « les pratiques de guérison traditionnelles sont tout aussi valables, sinon plus, que les pratiques occidentales conventionnelles. Mais les pouvoirs en place ne le permettent pas dans tous les cas. Ma réponse a toujours été que nous ne sommes pas encore dans une phase de réconciliation si le gouvernement continue de dire à quoi ressemble cette réconciliation et ne permet pas à notre peuple de s'asseoir à la table, de travailler en collaboration et de dire voici à quoi cela doit ressembler. Nous avons besoin que nos voix soient entendues, validées et soutenues pour que la réconciliation progresse. »



« Lorsque vous venez au monde, vous recevez le don d'une lumière ou d'un esprit, ou quel que soit le nom que vous lui donnez. C'est le don que le Créateur vous fait dès votre conception. » Lorsque vous venez au monde, vous recevez le don d'une lumière ou d'un esprit, ou quel que soit le nom que vous lui donnez. C'est le don que le Créateur vous fait dès votre conception », dit Mme Smith. « Avec le temps, un jour ou l'autre, le Créateur nous rappelle. Et ce don, cette lumière qui nous a été donnée au départ lorsque nous sommes venus au monde, retourne vers le Créateur. Parce que nous croyons que nous retournons dans le monde des esprits. Ce n'est donc pas la fin de la vie. Nous continuons, et les nôtres croient aussi que nous pouvons revenir. »

• Maisie Smith

30

médicaments à base de plantes



Photo : En bas, cèdre; en haut à gauche : tabac; au centre, foin d'odeur; à droite : sauge blanche
Crédit photo : Rob Todd

Le pouvoir des médicaments à base de plantes : Partager la guérison des Premières Nations en pommades, fumée et teintures

Tandis que l'intérêt pour les médicaments traditionnels autochtones à base de plantes ne cesse de croître, le propriétaire d'un distributeur basé au Québec parle de certaines des variétés les plus populaires.

Lorsque Robert Todd et sa femme, Joywind Kromberg, ont commencé à vendre leur artisanat il y a plusieurs dizaines d'années, ils en savaient beaucoup sur les remèdes traditionnels, mais ne les proposaient pas à leur clientèle payante.

Mme Kromberg, qui est Secwépemc, a été élevée dans la confiance envers le pouvoir de guérison des médicaments de sa communauté. Quant à M. Todd, qui est membre d'une Première Nation sans statut, il a beaucoup appris sur leur efficacité au fil des ans.

Mais la tradition voulait que les médicaments ne soient pas échangés contre de l'argent. « J'étais assez dogmatique », dit M. Todd, lorsque quelqu'un me demandait des remèdes à base de plantes ou d'animaux. Sa réponse était toujours : « Non, je suis désolé. Nous ne faisons pas cela. »

Puis, une femme qui voulait un tambour l'a fait changer d'avis.

Mme Kromberg et M. Todd voyageaient et vendaient de l'artisanat traditionnel depuis des années. Ils ont abandonné d'autres carrières pour se concentrer sur les choses qui les rendaient heureux et vivre une vie fortement influencée par leur ascendance autochtone.

« Nous avons décidé d'en faire l'objectif de notre vie et de subvenir à nos besoins et à ceux de

notre famille », dit M. Todd. « Nous fabriquons des tambours de pow-wow, des tambours à main, nous faisons beaucoup de travail du cuir et des capteurs de rêves, et nous parcourons la piste des pow-wow. Longtemps, nous avons sillonné l'Amérique du Nord toute l'année. »

Ils ont créé une entreprise appelée Tribal Spirit Music, maintenant basée près de Mont Tremblant, au Québec.

Ils ont rencontré une femme en fauteuil roulant dans un pow wow. Elle était paralysée et pouvait à peine bouger ses mains. Mais elle adorait toucher les tambours fabriqués par Mme Kromberg et M. Todd, et elle répétait : « Je veux un tambour, je veux un tambour ».

Ils ont rencontré la même femme un an plus tard, et elle voulait toujours un tambour. Puis, l'année suivante, elle a expliqué qu'un aîné lui avait dit que, selon la tradition, elle n'avait pas le droit d'acheter un tambour et qu'elle devait donc le fabriquer elle-même.

« Elle n'était pas en mesure de déplacer son fauteuil roulant elle-même »; elle ne pouvait donc pas fabriquer son propre tambour, dit M. Todd.

Les tambours sont des médicaments, et on lui disait donc, en somme, qu'elle ne pouvait pas utiliser ses médicaments, explique-t-il. Je me suis dit : « Oh,



mon Dieu, qu'est-ce qu'on fait? Ce n'est pas raisonnable. Vous avez besoin d'un tambour le plus vite possible. Voici votre tambour. Et nous lui en avons donné un. »

C'est à ce moment-là que sa femme et lui se sont rendu compte qu'il était peut-être pertinent pour eux de vendre leurs médicaments à base de plantes et d'animaux.

Ils se sont également rendu compte que le commerce faisait partie de la culture des Premières Nations. « Nous échangeons de la nourriture, de la main-d'œuvre, toutes sortes de choses. Parfois, nous échangeons aussi des devises », explique M. Todd. « Et on comprend que, surtout avec l'expérience urbaine des Premières Nations, bien des gens n'ont pas accès à toutes les médecines traditionnelles que nous aurions eues il y a 500 ans. »

Les médicaments représentent donc désormais une part importante des activités de Tribal Spirit.

M. Todd et Mme Kromberg les achètent aux cueilleurs et les revendent ensuite dans toute l'Amérique du Nord à une clientèle composée à 98 % d'Autochtones. « Nous avons un grand nombre de familles qui comptent sur nous pour les aider à partager leurs produits médicinaux », explique M. Todd. « L'Internet y contribue, car nous échangeons beaucoup mieux les informations qu'il y a 20 ans. »

L'intérêt pour les médecines traditionnelles ne cesse de croître, dit-il. L'été dernier, Tribal Spirit a épuisé ses stocks de sauge en trois jours; M. Todd a appelé le cueilleur pour lui demander, en plaisantant, 1 000 livres supplémentaires. Cela n'aurait pas été possible il y a 15 ans. « Ces plantes médicinales sont récoltées avec tant de soin et d'attention que nous épuisons toujours tout ce que nous avons à vendre », dit-il.



« Nous fabriquons des tambours de pow-wow, des tambours à main, nous faisons beaucoup de travail du cuir et des capteurs de rêves, et nous parcourons la piste des pow-wow. Longtemps, nous avons sillonné l'Amérique du Nord toute l'année. »

- Robert Todd

Photo : Joywind Kromberg et Robert Todd
Crédit photo : Bryan Towers



Médicaments à base de plantes

L'éventail des médicaments traditionnels est très large. Mais les « quatre grands » sont le tabac, la sauge, le foin d'odeur et le cèdre.



La graisse d'ours

« Nous sommes de fervents partisans de la graisse d'ours », dit M. Todd. « Nous vivons dans les Laurentides, où la chasse à l'ours est autorisée au printemps et à l'automne. Nous avons noué des liens avec des bouchers de toute la région qui conservent pour nous les peaux et la graisse d'ours. » La graisse d'ours est ingérée pour faire baisser les très fortes fièvres. En application externe, elle soulage les problèmes de peau comme l'eczéma et le psoriasis. Les danseurs de pow-wow l'adorent, parce qu'elle aide à réduire les douleurs dans les genoux.

La racine d'ours

La racine d'ours est un médicament pour les poumons et la gorge. Chez Tribal Spirit, la racine d'ours achetée à un cueilleur des Kootenays est mélangée à du miel pour créer un remède contre les rhumes et les maux de gorge. « Un chanteur d'opéra m'en a acheté récemment et m'a dit que nous devrions commercialiser ce produit pour les chanteurs », dit M. Todd, précisant que l'homme était stupéfait de l'efficacité de ce produit pour guérir ses cordes vocales endommagées.



La sauge

Remède purificateur, la sauge est souvent utilisée dans des cérémonies. Tribal Spirit vend plusieurs variétés de sauge, récoltées dans différents endroits d'Amérique du Nord, notamment la sauge blanche, la sauge des prairies et la sauge des montagnes. « Nous nous purifions, nous ouvrons notre cœur et notre esprit avant la cérémonie avec de la sauge », dit M. Todd.



Le tabac

Tribal Spirit n'est pas autorisé à vendre du tabac au Canada, mais M. Todd explique que sa femme et lui ont un fournisseur qui les approvisionne en tabac biologique à feuilles entières, pour leur usage personnel et pour le partage avec des amis. « Nous offrons du tabac pour tout », dit-il. « Nous offrons du tabac pour honorer l'esprit, honorer le Créateur. Nous remercions le jour, nous remercions notre médecine, nous remercions nos aînés avec l'asema (nom anishinaabé du tabac). »



Le cèdre

Le cèdre est utilisé pour guérir l'esprit et invoquer les ancêtres pour la guérison, dit M. Todd. Mais il a également de nombreux autres effets bénéfiques et les Premières Nations en font différents usages.



Le cannabis, un guérisseur naturel : l'approche de Billie-Lynn Hillis pour traiter les traumatismes et les dépendances

Des guérisseurs traditionnels comme Billie-Lynn Hillis intègrent le cannabis dans leur travail pour traiter un large éventail de problèmes physiques et mentaux, y compris les dépendances.

36

En septembre, alors que les couleurs de la terre passaient du vert à l'or et au rouge, Billie-Lynn Hillis se trouvait dans la Première Nation des Naskapis, dans le nord-est du Québec, pour animer une retraite au cours de laquelle six hommes de la communauté se sont réunis pour faire face à leurs traumatismes et leurs dépendances.

Le cannabis fait partie des médicaments que Mme Hillis utilise dans le cadre de ses programmes de guérison.

Descendante d'une tribu crie de North Battleford, en Saskatchewan, Mme Hillis a toutefois été élevée avec un père non autochtone. Elle est thérapeute, guérisseuse, enseignante et guide en phytothérapie.

Ce sont ses propres dépendances qui l'ont aidée à trouver sa vocation. Enfant, dit-elle, elle a subi des traumatismes importants et ses besoins spirituels et émotionnels n'ont pas été comblés.



Photo : Billie-Lynne Hollis

Crédit photo : Brittany Leigh

« J'ai passé une dizaine d'années à être fortement dépendante de la cocaïne et de l'alcool et à vivre sans domicile fixe. J'ai trouvé le chemin de la sobriété au début de la vingtaine », dit Mme Hillis. « Mon premier parrain aux AA était un guérisseur énergétique qui m'a fait comprendre que je pouvais utiliser mon don de la vue pour aider les gens à guérir. Depuis, je suis engagée dans une démarche d'études et d'accompagnement. J'ai commencé dans le monde de la médecine énergétique et du yoga. Je me suis ensuite tournée vers mes racines autochtones et j'ai commencé à étudier le chamanisme, les plantes médicinales et d'autres enseignements autochtones. »

Au cours de ses dix premières années de rétablissement, elle s'est essayée au yoga et à la méditation et a dirigé un studio de yoga et une pratique de guérison énergétique. Elle a également travaillé en soins infirmiers psychiatriques.

Mais elle a rechuté...

« Cette rechute m'a permis de réaliser que j'avais besoin d'une guérison plus profonde de mes traumatismes. C'est ce qui m'a conduite au chamanisme et à la médecine des plantes », dit Mme Hillis. « C'est vraiment là que je me suis engagée dans une tentative désespérée de me guérir. Cela m'a amenée à trouver ces enseignements et ces modalités, et je sais qu'ils fonctionnent parce qu'ils ont fonctionné pour moi. Et j'étais un cas désespéré. »

Au cours des deux dernières années, elle a travaillé avec la Nation des Naskapis de

Kawawachikamach, à la frontière du Québec et du Labrador. La retraite de septembre s'est déroulée sur les terrains de chasse traditionnels des Naskapis au Labrador et, alors qu'elle parlait à Kci-Niwesq, on érigait derrière elle une hutte de sudation pour les participants.

Mme Hillis aide ses clients, Autochtones et non Autochtones, à comprendre ce qui se passe sur le plan énergétique et qui se répercute sur leur santé et leur vie. Elle utilise notamment des médicaments pour aider les gens à traiter et à se détacher de leurs traumatismes, puis à créer un espace de guérison. Le cannabis en fait partie.

« Il y a de nombreuses années, on m'a diagnostiqué une maladie auto-immune. Une partie du chemin de la guérison consistait à réaliser que la maladie est la manifestation d'un traumatisme, un traumatisme non guéri dans mon corps. J'ai donc fait appel à un chaman qui m'a fait découvrir les plantes médicinales. Et quand je parle de plantes médicinales, je parle surtout des drogues psychédéliques – cannabis, ayahuasca, psilocybine », dit Mme Hillis. « Ce à quoi je consacre mon travail aujourd'hui, c'est l'utilisation de ces médicaments pour traiter des problèmes que nous ne pouvons pas traiter avec la médecine occidentale. »

L'AFAC a rassemblé de l'information sur le cannabis pour les femmes, les filles et les personnes Deux Esprits, transgenres et de diverses identités de genre autochtones. Selon l'Association, la plupart des études



**« Une partie de mon travail consiste à
me connecter au monde des esprits, à
recevoir des conseils et des messages
et à les transmettre à ma clientèle.**

**Le cannabis me permet de me connecter
facilement à ce monde spirituel ».**

- Billie-Lynn Hillis

qui évaluent l'efficacité du cannabis dans la guérison n'en sont qu'à leurs débuts, mais les preuves de plus en plus nombreuses suggèrent – et la communauté médicale le reconnaît – que le cannabis est utile pour gérer un large éventail de symptômes physiques et mentaux, notamment les troubles de l'humeur, du sommeil et de l'alimentation, ainsi que la douleur et la toxicomanie.

Le chef Del Riley, ancien président de la Fraternité nationale des Indiens et survivant des pensionnats indiens et du cancer, dit que le cannabis lui a été utile. « Je refuse de prendre des pilules. J'ai vu tant de gens qui étaient dépendants des pilules et qui ont utilisé le cannabis pour s'en débarrasser », a dit le chef Riley dans une interview. « Le cannabis ne crée pas de dépendance. Et c'est là toute la beauté de la chose. Il ne rend pas fou ».

Mais le cannabis est aussi une question de souveraineté, dit le chef Riley, auteur d'une autobiographie intitulée The Last President (Le dernier président), qui traite des droits des Autochtones découlant des traités.

Lorsque le gouvernement fédéral s'est penché sur la question de la légalisation du cannabis, il n'a pas consulté les Premières Nations. Par conséquent, les provinces ont le droit d'autoriser la vente du cannabis, mais elles n'ont pas leur mot à dire sur ce qui se passe chez les Premières Nations, ni sur la manière dont le cannabis peut être vendu, dit le chef Riley.

« Toutes les plantes d'Amérique du Nord étaient de véritables médicaments pour les peuples des Premières Nations », dit-il. « C'est à nous de déterminer ce qui est bon ou mauvais.

Les colonisateurs ne peuvent en aucun cas déterminer ce qui est bon ou mauvais pour nous. »

Mme Hillis dit que, comme le chef Riley, elle n'a pas pris de médicaments pharmaceutiques depuis plus de six ans. « Pour moi, le CBD et le cannabis traitent tous les symptômes de ma fibromyalgie. Ils m'aident également sur le plan spirituel. Une partie de mon travail consiste à me connecter au monde des esprits, à recevoir des conseils et des messages et à les transmettre à ma clientèle. Le cannabis me permet de me connecter facilement à ce monde spirituel ».

Le microdosage de cannabis peut soulager les symptômes de nombreux maux physiques, dit elle. Mais il est stigmatisé, y compris chez les Premières Nations, où il est souvent utilisé à des fins récréatives, mais pas autant qu'il pourrait l'être à des fins de guérison. « Nous constatons qu'il est utilisé pour aider les gens à se désintoxiquer de l'alcool », explique Mme Hillis. « Lorsqu'il est utilisé en microdose, il peut aider les gens dans la phase de désintoxication et de sevrage. Il les aide à réguler leur système nerveux ».

Le cannabis a également été présenté aux hommes qui ont participé à la retraite de septembre chez les Naskapis.

« Les cinq premiers jours sont consacrés à la désintoxication et au sevrage des différentes dépendances, puis nous commençons à introduire différentes pratiques telles que le travail sur la respiration, la guérison énergétique, la thérapie sonore et la méditation », dit Mme Hillis. « Puis, vers le cinquième jour, nous commençons à les faire participer à des cérémonies médicinales, y compris avec du cannabis. Ils participent donc à trois cérémonies médicinales différentes », qui sont suivies d'événements culturels les autres jours.

Elle espère apporter ce programme de guérison intensive à d'autres Premières Nations. « Je m'engage à essayer d'apporter le programme « ReTurn to Yourself » offert par Gaia Wellness Retreats dans autant de communautés que possible, pour aider les gens à guérir et les rencontrer là où ils en sont avec ces outils et ces pratiques.



Guérison par la nature
2023



Photo : Billie-Lynne Hollis
Crédit photo : Brittany Leigh



Guérison traditionnal

Embrasser le spectre de la guérison autochtone traditionnelle : d'un océan à l'autre, les populations autochtones reviennent aux méthodes de guérison auxquelles leurs ancêtres faisaient confiance. Les institutions médicales occidentales, qu'il s'agisse d'établissements de santé mentale ou d'hôpitaux offrant tous les services, intègrent la médecine traditionnelle autochtone pour aider les patients inuits, métis et ceux des Premières Nations à se sentir à l'aise lorsqu'ils ont besoin de se faire soigner.





DE L'ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA (AFAC)

NUMÉRO 22

KCI-NIWESQ

est un mensuel de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC). Il a pour but de mettre l'accent sur le travail de l'organisation et de raconter les histoires des femmes autochtones du Canada.

Fondée en 1974, l'AFAC est un organisme autochtone national qui représente les femmes, les filles et les personnes de diverses identités de genre autochtones au Canada, y compris les membres de Premières Nations (avec ou sans statut ou émancipées), sur et hors réserve, ainsi que les Métisses et les Inuites. Elle a pour but de favoriser le bien-être social, économique, culturel et politique des femmes autochtones dans leurs communautés respectives et dans la société canadienne.

traditional healing

ÉDITRICE

LYNNE GROULX
NWAC Chief Executive Officer

2023

RÉDACTRICE EN CHEF

JOAN WEINMAN

kci-nivesq

RÉDACTRICE PRINCIPALE

GLORIA GALLOWAY

RÉDACTRICE

HEATHER LANG

CONCEPTRICE

KYLA ELISABETH

KCI-NIWESQ

est un mensuel de l'Association des femmes autochtones du Canada (AFAC). Il a pour but de mettre l'accent sur le travail de l'organisation et de raconter les histoires des femmes autochtones du Canada.



ISSUE 22

l'Association des
femmes autochtones
du Canada

Numéro 22
Guérison traditionnelle

2023

www.nwac.ca

